

LES GRÈVES MOLOTOV DE 1947 ET DE 1948 ET LES SCISSIONS SYNDICALES NATIONALE ET INTERNATIONALE

par

Pierre MONATTE.

(1)

NOUS VOULIONS DES GRÈVES (2)...

- Vous devez être content. Vous vouliez des grèves. Vous en avez.

- J'ai sans doute le caractère mal fait; je ne suis pas encore content. Je suis même plus mécontent que jamais. Cette fois, je ne m'y reconnais plus dans toutes ces grèves qui éclatent. Grèves pour protester contre le départ de Thorez du gouvernement. Grèves pour embêter Ramadier. Grèves pour faire plaisir à Moscou. Grèves pour embêter Washington. Grèves pour pousser à l'inflation et à la catastrophe financière. Grèves contre l'acceptation du plan Marshall. Grèves pour dégoûter les Américains d'adopter ce plan. Grèves sur consignes de Varsovie. Grèves pour coiffer les mouvements lancés par les opposants. Grèves pour amener ces opposants à faire les jaunes. Grèves pour jeter le discrédit sur l'arme de grève. Grèves pour en dégoûter les syndiqués. Tout cela est vraiment trop compliqué pour un vieux type comme moi, habitué aux grèves pour des revendications ouvrières.

Nous sommes nombreux à ne pas comprendre et à nous inquiéter. Un article de David Rousset, dans *Combat* du 21 octobre, intitulé: «*On ne peut pas jouer avec la grève*», me le fait penser. Cet article venait juste à la fin de la grève du métro et traduisait le malaise du moment.

On a voulu voir dans le déclenchement de cette grève tour à tour la main des socialistes, celle de de Gaulle, celle des stalinien. Il n'y avait au début que le désir d'une catégorie d'ouvriers de n'être pas lanternés plus longtemps et de faire reconnaître leur nouveau syndicat. Là-dessus, qu'est-ce qui n'est pas venu s'ajouter! Le syndicat C.G.T. aux mains des stalinien, n'a rien trouvé de mieux que de faire le jaune pendant trois jours, le samedi, le dimanche et le lundi, par esprit de boutique syndicale. A sa place, je sais bien ce que j'aurais fait, dès le samedi, surmontant la surprise et le dépit, et n'écoutant que l'intérêt ouvrier. Je serais entré dans la danse. Résultats certains: les revendications auraient été enlevées dès le soir même; les préventions entre ouvriers seraient tombées; la population parisienne n'aurait pas été empoisonnée pendant toute une semaine. Mais c'était trop simple et trop naturel pour nos stalinien. Il y avait là un beau chapitre à ajouter aux exploits de Verdun et de Nancy. On allait voir ce que le camarade Hénaff était capable de faire. On l'a vu et ce n'est beau d'aucune manière. Il voulait soulever les Parisiens contre Ramadier. Il les a soulevés contre les syndicats et contre les grèves. Il faut avoir entendu les propos acidulés d'ouvriers eux-mêmes: «*Ça va aller mieux; la grève du métro va*

(1) Vues de mois en mois et décrites dans la «*Révolution prolétarienne*» (*).

(2) *La Révolution prolétarienne*, novembre 1947.

(*) Elles deviendront le neuvième chapitre de *Trois scissions syndicales*, Les Éditions ouvrières, 1958. (Note A.M.).

finir; celle des boulangers va commencer». Hénaff espérait des incidents entre grévistes et la police et la troupe, qui lui auraient permis d'appeler à la grève générale. On se demande encore comment cela ne s'est pas produit. A la faveur de pareils événements les élections municipales ne manqueraient pas d'être un feu d'artifice stalinien. Hélas! Le dimanche soir, la liste Hénaff était défaite au Pré Saint-Gervais. Ce n'était pas Thorez le triomphateur des élections; c'était de Gaulle. Ce n'était pas plus beau.

Frachon a éprouvé le besoin de «*mettre les pieds dans le plat*» (*Humanité* du 18 octobre). Il a dit avoir connu des «*syndicats jaunes, des syndicats de briseurs de grèves et aussi des hommes comme Clément*» (*), prenant à son compte la calomnie contre le syndicat autonome des conducteurs du métro.

Il a osé, lui secrétaire confédéral, réclamer le renvoi de Bois (**), de chez Renault. Il n'a pas rougi d'écrire ces lignes: «*La direction de l'usine voudrait bien se débarrasser de Bois parce qu'elle estime qu'il est à l'usine pour d'autres besoins que la construction d'automobiles, mais Bois reste chez Renault. Il a de solides appuis dans un ministère. Bois a constitué un de ces syndicats autonomes chers au brain-trust de Ramadier*».

Frachon ne se souvient plus des années 1920-21. Ne croyant pas au redressement de la C.G.T. il était partisan de la scission immédiate; il était alors trésorier de la *Confédération des Travailleurs industriels du monde* fondée à Marseille par Péricat. Il tenait à ce moment le rôle que tiennent aujourd'hui des hommes comme Bois et comme Clément. Qu'aurait-il pensé à l'époque si Jouhaux avait à son sujet mis les pieds dans le plat?

D'après Thorez, dans son grand rapport, l'arrêt des conducteurs du métro porte la marque américaine. Il est beaucoup plus vrai que ses agissements, à lui, ceux de Frachon et d'Hénaff, portent la marque russe.

Or, nous ne voulons, et l'ensemble des syndiqués le veut comme nous, ni de la marque russe ni de la marque américaine. Nous voulons la marque ouvrière tout simplement.

(*) Émile CLÉMENT, (1899-1974); conducteur de métro parisien; fut exclu de la C.G.T. en 1946 pour son opposition à la politisation communiste; fonda le syndicat autonome du métro. (*Note A.M.*).

(**) Pierre BOIS, (1922-2002); ouvrier spécialisé chez Renault; animateur de la grève de 1947, il fut le créateur du *Syndicat démocratique Renault*, qui disparut au début des années 50; communiste-trotskyiste de l'*Union communiste* (Voix ouvrière-Lutte ouvrière). (*Note A.M.*).